

Alain Bideau

VELDEKE, TRADUCTEUR DE L'ÉNÉIDE

L'*Énéide* de Heinrich von Veldeke, que l'on appellera *Eneasroman* pour éviter les confusions, se présente d'emblée, et surtout dans son épilogue, comme une fidèle traduction de l'œuvre de Virgile.

Le poète latin est cité dès le vers 41 ; c'est grâce à lui, écrit Veldeke, que l'on connaît la filiation divine d'Énée, qui est rappelée en détail (vers 41-48). Mais l'auteur allemand, ainsi que l'apprend le lecteur à la toute fin de l'œuvre, s'est avant tout livré à la traduction d'un, ou plus précisément de plusieurs « livres français ». Ces derniers sont eux-mêmes, l'auteur le souligne, une transcription scrupuleuse de l'*Énéide*, dont le titre est cité en français. La fidélité de ces deux traductions successives (du latin vers le français, du français vers l'allemand), est clairement revendiquée, et le « mensonge » exclu¹.

Ces éléments sont d'importance. En faisant expressément référence à Virgile et à la littérature du royaume de France, perçu à l'époque comme référence, l'épilogue souligne le mérite de Veldeke dans la mesure où il s'inspire d'un modèle prestigieux. Mérite qui, au demeurant, n'a pas échappé aux contemporains avant même l'achèvement de l'œuvre. Ainsi qu'on l'apprend dans cet épilogue², décidément très instructif, le manuscrit de Veldeke a suscité force convoitises et connu un destin mouvementé avant même son achèvement : prêté à la comtesse de Clèves à l'occasion du mariage de cette dernière, il a été dérobé nuitamment à la femme de chambre à qui il avait été confié³. C'est seulement « neuf ans » plus tard que Veldeke se verra restituer son œuvre par le prince-électeur de Saxe, grand mécène de la littérature courtoise, avec mission de poursuivre sa traduction et de mener à terme la rédaction de son roman.

Revendiqué comme une traduction, l'*Eneasroman* est pourtant plus qu'une transposition linéaire. Le simple fait qu'il soit plus long d'environ un tiers suffirait pour s'en convaincre. Indépendamment de l'évolution de la conception de la traduction au fil des siècles (sujet que l'on n'abordera pas ici), il apparaît rapidement que l'œuvre de Veldeke se différencie du *Roman d'Eneas* et, *a fortiori*, de l'*Énéide* de façon significative, quoi qu'en dise l'épilogue. L'examen des différences parfois substantielles entre les deux et même les trois œuvres réserve quelques surprises.

Il n'est pas question d'entreprendre ici un travail exhaustif de comparatiste, tâche ô combien délicate qui a donné lieu, notamment depuis le xx^e siècle, à plusieurs études des plus approfondies⁴. Plus modestement, on tentera de mettre en évidence quelques champs d'innovation veldékienne, si l'on peut oser ce néologisme. On essaiera, ce faisant, de comprendre pourquoi Veldeke, très tôt, a marqué, voire influencé, ses contemporains.

L'Eneasroman et ses modèles : description

Rédigé vraisemblablement en moyen haut-allemand⁵, l'*Eneasroman* est constitué d'un peu plus de 13 500 vers (13 528 pour être précis) à mettre en regard des 10 156 vers du roman français. Le texte allemand, tout comme son homologue français, est caractérisé par des rimes finales suivies, Veldeke abandonnant l'allitération et l'assonance qui caractérisent nombre d'œuvres antérieures. Il suit les grandes lignes du *Roman d'Eneas*, renonçant comme lui à la plupart des anticipations et des retours en arrière auxquels a recours le modèle latin. Ce choix de l'*ordo naturalis* au détriment de l'*ordo artificialis* renforce la cohérence du récit, le rendant peut-être plus compréhensible pour un public peu versé dans les finesses de l'art de Virgile. Cela s'explique aussi par le fait que ces textes médiévaux avaient vocation à être avant tout lus ou récités à un public habitué à une certaine logique chronologique.

Avant même de se pencher sur d'éventuelles variations de ton ou de contenu, on constate des distorsions importantes dans le nombre de vers consacrés au sein des trois œuvres aux différentes aventures du héros troyen. L'arithmétique est certes à utiliser avec circonspection dans ce genre d'analyse ; mais il n'est pas anodin de relever quelques différences marquantes.

L'épopée virgilienne est divisée en douze chants identifiés comme tels et de longueur comparable. Le plus court est le chant quatre, qui narre les amours de Didon et Énée ainsi que leur issue funeste ; il compte 705 vers. Le plus long est le dernier, qui raconte en 952 vers les négociations en vue du duel entre Énée et Turnus, la rupture de la trêve, le combat des deux armées ennemies, la blessure d'Énée et la fin de Turnus. Soit une variation qui n'excède pas 30 % (on se dispensera de calculer l'écart-type, assez faible).